

ETC



## Here is Always Somewhere Else

« Ailleurs », commissaire : Paul Ardenne, Espace culturel Louis Vuitton, Paris. 7 février – 8 mai 2011

Marc de Verneuil

Numéro 95, février–mars–avril–mai 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

de Verneuil, M. (2012). Compte rendu de [Here is Always Somewhere Else / « Ailleurs », commissaire : Paul Ardenne, Espace culturel Louis Vuitton, Paris. 7 février – 8 mai 2011]. *ETC*, (95), 59–61.

# Here is Always Somewhere Else<sup>1</sup>

PARIS

« Ailleurs », commissaire : Paul Ardenne,  
Espace culturel Louis Vuitton,  
Paris. 7 février – 8 mai 2011

« [...] c'est aux Champs Élysées, aux confins de la terre que t'emmèneront les dieux, chez le fauve Rhadamanthe... Là-bas, la vie pour les mortels n'est que douceur : pas de neige, à peine d'hiver, jamais de pluie, mais toujours le doux sifflement du vent du nord montant de l'Océan pour donner la fraîcheur aux hommes<sup>2</sup>. »

Homère, *Odyssée*, chant IV, 563-568.

À Bas Jan Ader

Paris, 8 mai 2011, Champs-Élysées. Que font tous ces gens à lécher les vitrines de l'immeuble Louis Vuitton alors qu'ils pourraient être ailleurs ? Le contenu de l'une d'entre elles nous interpelle cependant, la structure d'un Pégase sans ailes, déconstruite en sept parties méticuleusement suspendues. Ne serait-ce pas l'une des œuvres de l'exposition « Ailleurs » à laquelle, justement, nous nous rendons ? Il s'agit en effet du *Cheval volant* de Tia-Calli Borlase, dont le mouvement semble indiquer

venu d'ailleurs, ne lui parlent que d'argent... Crise financière internationale. Il *déchant*. Les traces de cette errance à visée humanitaire ne sont que visas, reçus et autres paperasseries sans âme. Dumoget a-t-il vu trop grand ? On peut le penser au regard de la participation d'inconnus, dans un contexte local, à la marche transcontinentale de Jean-Christophe Norman, *Les Circonstances du hasard* (2011). L'ex-alpiniste précise toutefois qu'il ne divulgue jamais d'emblée son statut : « cela crée une distance<sup>3</sup> » avec les gens de la rue. Mais l'ascenseur désigné par Olafur Eliasson attend. On y pénètre pour vivre *Votre perte des sens* (2006). La porte se referme. Noir total. Pas un bruit. Juste celui des respirations. Le dispositif permanent semble faire partie de l'exposition : dans ce volume exigu, coupé de tout, on est déjà ailleurs.

La porte se rouvre, sept étages plus hauts, sur un petit espace. Tons gris. Atmosphère feutrée. Paul Ardenne, commissaire de l'exposition, a choisi d'y présenter trois figures historiques de l'art, marquées par cette quête d'« ailleurs » que l'on retrouve aujourd'hui

invisible et infini. On *entre dans l'œuvre*. En s'inclinant de 30 degrés vers la droite, on croit voir Bas Jan Ader, dans *Broken Fall (geometric)*, l'une de ses célèbres chutes filmées en 1971. Il fallait se retourner. La Vérité est ailleurs : *In Search of the Miraculous*. Le Hollandais en est persuadé lorsqu'il prend la mer, le 9 juillet 1975, à bord de son esquif Ocean Wave, pour cette expédition transatlantique dont il ne reviendra pas. Dans sa quête d'Absolu, emportant avec lui *La Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, il en a oublié les lois de la physique. Cherchait-il une réponse à la phrase énigmatique du philosophe Gilles Tiberghien : « Ici, c'est toujours " ailleurs " » ? Une chose est sûre, ce voyage métaphysique fait entrer le *naufragé volontaire* dans la légende.

Quelques notes émanent de l'espace. Blanc à présent. Outre les saccades et un bruit de vent insolite, on distingue les *Variations Goldberg* de Bach, interprétées par Glenn Gould en 1981<sup>6</sup>. Une version inouïe. « Inuit » même, puisqu'il s'agit d'une pièce de la Polonaise Joanna Malinowska, fascinée par l'anthropologie et la dimension performative de la musique. C'est en fait un réenregistrement du disque que l'artiste est partie écouter sur l'île de Baffin, en avril 2006, avec un Sony portable alimenté à l'énergie solaire, qu'elle a délibérément laissé sur place. *In Search of the Miraculous, Continued... (Part II)* est un triple hommage : au rêve de Gould d'aller un jour dans le Grand Nord, à son documentaire radio-contrapuntique *The Idea of North* (1967), à la ténacité d'Ader à braver l'impossible. Transportant le compositeur en pleine toundra canadienne, Malinowska produit ainsi une fugue expérimentale où s'entremêlent art et musique, nature et civilisation. *Ad vitam aeternam* ? L'obsolescence programmée laisse peu d'espoir.

Cap vers le Grand Sud. C'est à l'intelligence scientifique qu'Olivier Leroy pense lorsqu'il s'invente cette commande : *Un Drapeau pour L'Antarctique* (2009). Inspiré par sa rencontre avec le manchot empereur, il en reprend les quatre couleurs<sup>7</sup> pour créer l'emblème d'un « territoire de pensée », précisant que « ce n'est pas une œuvre à accrocher dans un musée mais à porter sur la table de la réalité politique<sup>8</sup> ». Ailleurs. L'artiste, loin de se limiter ici à une vision poétique du monde, devient force de proposition. *Village antarctique – No borders* (1995-2008) en est une autre, qui s'inscrit dans la continuité du *passport universel* conçu par le duo anglo-argentin Lucy et Jorge Orta. On observe l'une des 50 tentes de ce village itinérant installé en Antarctique, en



Laurent Tixador et Abraham Poincheval, *Horizon* – 20, 2006.

le hall d'entrée de l'espace culturel. On y trouve, à l'écart du tumulte consumériste, le compte-rendu cartographique d'un voyage de Yann Dumoget, *Le Chant des pistes* (2008-2010), un projet participatif en hommage au livre éponyme de Bruce Chatwin, réflexion sur un rituel aborigène que l'artiste souhaite transposer à l'échelle planétaire. Mais les personnes sollicitées, peu réceptives à cet art

chez bon nombre d'artistes de la famille des « expéditionnistes<sup>4</sup> ». Paul Gauguin en serait le père, forgeant son style dans de multiples exils. Dans *La Fuite* (v. 1901), on découvre un nouveau peintre... deux ans avant sa mort. Chez Giovanni Anselmo, c'est un déplacement au sommet du Stromboli en 1965, véritable séisme intérieur, qui provoque une intuition cosmique lui ouvrant les yeux sur le monde



Luc Mattenberger, *Moon Rise*, 2009.



Joanna Malinowska, *In Search of the Miraculous, Continued... (Part II)*, 2006. Courtoisie de l'artiste.

2007, dont la forme rappelle celle des textes distribués par Médecins du Monde aux SDF de Paris, un an plus tôt. Greffé à la toile, un patchwork de vêtements, drapeaux et sérigraphies évoque l'aide aux réfugiés, selon le couple. Parisien d'ailleurs.

Bruissements. On se retourne vers trois écrans vidéo en face desquels sont installés deux empilements de feuilles dont on pressent la valeur. Le Chilien Fernando Prats est à l'œuvre, dans un village également, celui dévasté en 2008 par l'éruption du volcan Chaitén. Malgré la distance, l'alchimie opère. On le suit dans ses lentes pérégrinations durant lesquelles toutes sortes de traces – prélevées sur l'architecture en ruine, des véhicules abandonnés ou une nature qu'il laisse agir – sont recueillies sur un papier charbonneux dont il a le secret. Les feuilles ? Presque un non-site smithsonien.

On repart vers le nord. Place à l'Américain Marc Horowitz et son *National Dinner Tour* (2005), compte-rendu d'un voyage d'une année rendu possible par une supercherie : une invitation à dîner, avec téléphone et prénom, glissée sur une des photos du catalogue imprimé de Crate&Barrel<sup>9</sup>. « Envoyée » à des millions de foyers, celle-ci donne lieu à 180 chaleureux dîners. Son prénom encore, avec *Signature Series*, un « Marc » de 3 800 km de long recouvrant la carte des États-Unis dont il a suivi le tracé en 2008. Égocentrisme ? Peut-être, mais rien à voir avec celui du multimilliardaire « HAMAD », dont les 3 km de prénom à Abu Dhabi sont visibles depuis l'espace. Horowitz veut « améliorer le monde », et l'engouement que suscitent ses loufoqueries, à chaque étape de son parcours, donne crédit à cet art relationnel dans lequel l'auteur est totalement engagé.

On quitte les routes de l'Oncle Sam pour les terres de Gengis Khan. Vallée de l'Orkhon,

Fabrice Langlade conçoit *Un Pont en porcelaine en Mongolie* (2009–2010). Un bijou, posé au milieu de nulle part. Bel objet, certes, mais c'est surtout le voyage que feront les gens pour le voir qui importe. Ce que font déjà certains, d'ailleurs, avec les *Sun Tunnels*, de Nancy Holt, ou *The Lightning Field*, de Walter De Maria, dont une image figure dans le carnet du projet. En le feuilletant, on aperçoit le *Pont de Kameido* (v. 1880) d'Hokusai. Le virtuel rejoindrait-il le réel ? Le Grec Andreas Andelidakis l'affirme. Le web fait aujourd'hui partie intégrante de la vie. Ce constat lui inspire *Mirrorsite* (2002), trois vidéos de paysages urbains mentaux faits de miroirs carrés se (dé)clonant à l'infini, un *no man's land* virtuel permettant d'échapper à la réalité d'un monde saturé d'informations.

On retrouve la terre ferme avec *Horizon – 20* (2006), l'auto-enterrément de l'ex tandem Tixador-Poincheval. Durant 20 jours, un objectif simple : avancer d'un mètre par jour, en souterrain, par un jeu de déblais-remblais, jusqu'à l'enfermement total. Une autre façon d'envisager l'art. Ailleurs. On lâche pelles et pioches pour frôler les délicates *Sculptures membranes* (2000–2011) de Tia-Calli Borlase. En croisant ces créatures oniriques suspendues dans un couloir couleur chair d'oursin, on passe sous la mer. Pour refaire surface... en Antarctique. Laurent Mulot y a fondé son dernier *Centre d'Art Contemporain Fantôme*. Situé comme les autres en zone dépeuplée, ce lieu « n'existe que parce qu'on y pense », selon lui. Sans œuvre ni public, il se résume à la photographie de deux gardiens posant devant une plaque : « Middle of Nowhere ».

Alix Delmas fait le sien avec *Sauces* (2007), une parodie de Hollywood tournée en Navarre dans le désert des westerns spaghettis, se terminant par l'éclairage dérisoire de grosses

lettres jaunes formant le mot : SAUCES...

On goûte au plaisir inattendu d'une traversée de l'écran, assis sur les mêmes blocs de caractères que ceux transportés dans le film. Celui du Suisse Luc Mattenberger est tout autre. Austère. Lancinant. Hypnotique. Les 6 minutes de *Moon Rise* (2009) paraissent une éternité. Le bricoleur de génie a concocté une version « tatlinesque » du mythe de Sisyphe. On souffre avec lui. Mais ici, point de rocher, un mont enneigé quelque part dans les Alpes. La nuit. Et c'est la lune qu'il tire, symbolisée par un ballon éclairé, fixé en hauteur au bout d'une structure métallique arrimée à un traîneau noir.

Il est l'heure de repartir. De quitter tous ces ailleurs réunis en un même ici. Expédition mentale qui eut été probablement impossible à réaliser hors du *white cube*. Ailleurs. Un beau pari.

Marc de Verneuil

**Marc de Verneuil**, architecte, fondateur de l'Observatoire du Land Art ([www.obsart.org](http://www.obsart.org)) et pianiste-improvisateur depuis 2003. Il a publié dans *Les Carnets du paysage, Para-Para et ETC.*

#### Notes

<sup>1</sup> Cf. Rene Daa Ider, *Here is always somewhere else* [DVD], Cult Epics, 2008. Documentaire inédit sur la vie, l'œuvre et la disparition de Bas Jan Ader.

<sup>2</sup> Traduction Philippe Jaccottet (1955).

<sup>3</sup> Entretien avec l'artiste, 17 nov. 2011.

<sup>4</sup> Cf. Paul Ardenne, *In Utero Terrae*, Isthme, 2006.

<sup>5</sup> Extrait de *Prélude*, texte de l'exposition.

<sup>6</sup> En studio (il arrête de se produire en public dès 1964).

<sup>7</sup> Cf. Arnaud Lesage, *Flags*, depuis 2007.

<sup>8</sup> *Interviews d'artistes*, Espace culturel Louis Vuitton, site web.

<sup>9</sup> Où il (ne) travaille (plus...).